

EL-HADJ PACHA (1).

Hassan Ara, l'heureux défenseur d'Alger contre Charles Quint en 1541, Hassan Ara le gouverneur intérimaire de la Régence, laissé par Kheir Eddin, le deuxième Barberousse, lorsqu'il alla remplir à Constantinople les hautes fonctions de capitán-pacha, l'eunuque Hassan Ara venait de mourir. Privée de chef par cette mort, la milice remit le commandement entre les mains d'un Turc de distinction, connu sous l'épithète d'El-Hadj, le pèlerin, d'après les assertions de l'historien espagnol Haedo, et sous celle d'El Hadj Pacha, d'après les résultats de mes recherches particulières dans des documents originaux.

M. de Rotalier, qui rappelle succinctement ce fait, d'après Haedo, dans son *Histoire d'Alger*, y voit un acte d'indépendance et une infraction au respect et à l'obéissance dûs à la Sublime-Porte (2). Cette appréciation ne me semble pas admissible. La milice turque, composée d'hommes turbulents, grossiers et indisciplinés, auxquels les privilèges dont ils jouissaient et l'éloignement de la métropole donnaient une audace difficile à réprimer, devait, en effet, se lasser bientôt de recevoir de si loin des chefs qu'elle ne connaissait pas et qui étaient ordinairement hostiles à ses tendances. Mais à cette époque, les choses n'en étaient pas encore arrivées à ce point,

(1) Nous empruntons au *Moniteur de l'Algérie* du 7 juillet dernier cet intéressant travail sur Hadji Pacha dont l'administration, connue seulement par quelques lignes de Haedo, laissait subsister plus de doutes et offrait plus de lacunes qu'aucun autre règne de pacha... et ce n'est pas peu dire. Nous avons ajouté au travail de notre savant et laborieux confrère quelques notes dans les endroits qui nous ont paru exiger des éclaircissements particuliers. Ces notes sont distinguées de celles de l'auteur par la formule habituelle : *Note de la Rédaction*.

(2) Comme il ne pouvait pas y avoir — sans grand inconvénient — de solution de continuité dans le commandement, il fallait bien donner un successeur immédiat, fût-ce à titre provisoire, au gouverneur qui venait de mourir. Car l'éloignement de Constantinople ne permettait pas d'envoyer très-vite ici un pacha pour le remplacer. Aussi l'usage, en pareil cas était de confier l'interim au *Kihāia* (en arabe, *Khalifa*) ou lieutenant du défunt. Quant aux sentiments irrespectueux des janissaires d'Alger à l'endroit du Grand Seigneur, ils se manifestèrent assez vite : leur conduite brutale vis-à-vis du fils de Kheir ed-Din en est une preuve éclatante.
— N. de la R.

et ce serait, à mon avis, dénaturer la véritable signification de l'élection de Hadj Pacha que de la considérer comme un premier symptôme de cet esprit d'indépendance qui modifia progressivement la constitution politique de la régence d'Alger. Abandonnée subitement à elle-même par la mort de Hassan Ara et l'absence de Kheir Eddin, la milice comprit, malgré son indiscipline, que l'unité de commandement pouvait seule lui assurer la suprématie militaire qui faisait toute sa force en suppléant à sa faiblesse numérique. Elle fit donc acte de sagesse et non d'insoumission en pourvoyant provisoirement à une nomination que les difficultés et les longueurs des communications devaient beaucoup retarder. Si quelque doute pouvait s'élever, il suffirait, pour écarter toute idée d'insubordination, de faire remarquer que les Turcs reçurent sans nulle difficulté le Pacha que la Porte leur envoya quelque temps après.

Comme les chronologies arabes, — qui sont, d'ailleurs, toutes plus ou moins erronées. — ne parlent pas de cet intérimaire et que les ouvrages européens en parlent peu, je crois devoir rappeler ce qu'en rapporte l'historien espagnol Haedo et publier divers renseignements que j'ai recueillis dans des titres de propriété et autres documents authentiques d'origine indigène.

Le moment où El Hadj Pacha fut investi du commandement provisoire de la Régence d'Alger ne semble pas fixé d'une manière certaine. Haedo place, en effet, la mort de Hassan Ara vers la fin de septembre 1543, mais l'épithaphe de cet intérimaire, conservée au musée d'Alger, contredit l'assertion de l'historien espagnol, ainsi que l'a déjà signalé le savant M. Berbrugger. Voici la traduction entière de cette inscription tumulaire :

« Il n'y a d'autre roi que l'unique, le Roi ! Louange à Dieu ! Ceci est le tombeau du Khélifa (1) auquel il a été fait miséricorde par

(1) Est-ce par humilité, et sur l'ordre même de Hassan Aga, que celui-ci n'est désigné dans son épithaphe que par le titre de *Khalifa*? Il est certain que le *Zahrat en Naïerat* lui accorde celui de *pacha* et raconte même avec détail comment, après sa belle défense d'Alger, le grand Seigneur, sur la proposition de Kheir ed-Din, alors son capitain pacha, lui envoya de Constantinople un magnifique caftan d'investiture avec le diplôme de sa nomination au pachalik d'Alger. Le même auteur décrit ensuite, en quelques mots, la séance solennelle où Hassan Aga fut reconnu dans le gouvernement d'Alger en qualité de pacha et par firman impérial. V. les pages 117 et 118 de la traduction du *Z. En-N.*, par M. Alph. Rousseau — N. de la R.

la bonté de Dieu, Abou Mohammed Hassan Ara, esclave de notre maître Kheir Eddin, que Dieu assiste et fasse triompher ! Il est décédé dans la nuit du mercredi, dixième (jour) de Ramdan de l'année 952. »

On ne peut établir la concordance de cette date avec l'ère grégorienne sans une petite digression. Le 40 ramdan 952 correspond d'après le calcul rigoureux au 15 novembre 1545. Mais ce dernier quantième coïncidait avec un dimanche, et nous venons de voir que Hassan Ara est décédé dans la nuit du mercredi, c'est-à-dire dans la nuit comprise entre le mardi et le mercredi, d'après les usages indigènes. Il y a là une différence dont il est facile de se rendre compte. Les Musulmans font commencer le mois de ramdan, qui est le mois de jeûne, au moment où l'on peut observer directement la nouvelle lune. Ce système d'observation directe jette dans le calendrier, toutes les années, une perturbation qui peut aller jusqu'à trois jours, et souvent des localités voisines ont des dates différentes dont aucune n'est celle qu'indique le calcul. La connaissance du jour de la semaine peut seule lever les incertitudes que fait naître cette confusion et nous possédons ici cet élément de contrôle. En consultant le calendrier, nous apprenons donc que Hassan Ara est mort non le 40 ramdan, comme le dit une énonciation basée sur l'observation directe de la nouvelle lune, mais bien dans la nuit comprise entre le mardi 12 et le mercredi 13 ramdan de l'année 952 de l'hégire, soit entre le 17 et 18 novembre 1545 de l'ère chrétienne.

Quoi qu'il en soit, nous voilà loin de la date de fin septembre 1543 donnée par Haedo. Entre les deux assertions contraires, il ne me semble guère possible d'hésiter et l'építaphe doit l'emporter sur le récit fait par un européen cinquante ans après l'événement. Mais ce n'est pas tout. La date de l'élection de Hadj Pacha se trouve encore modifiée par la découverte que j'ai faite d'un acte passé devant le cadi hanafi d'Alger, à la date du 20 redjeb 952, — correspondant au 27 septembre 1545, — dans lequel El-Hadj Pacha, intervenant comme partie intéressée, est qualifié de *vizir*. A ma connaissance, ce titre n'était jamais décerné dans les actes publics qu'aux chefs titulaires ou intérimaires de la régence. Dans divers actes antérieurs ou postérieurs de plus d'une année à celui-ci, El-Hadj Pacha n'a pas encore ou n'a plus la qualification de *vizir*, et on semble fondé à conclure que ce personnage se trouvait investi du commandement d'Alger, en septembre 1545, c'est-à-dire

au moins deux mois avant le décès de Hassan Ara. Avec les éléments incomplets que nous possédons, il est assez difficile d'expliquer ce fait et de présenter sous leur vrai jour, à trois siècles de distance, des événements dont les détails sont restés douteux. Toutefois, il paraît permis de supposer que la maladie de Hassan Ara fut si longue et si grave que la milice dut songer à le remplacer avant sa mort.

Comme renseignement topographique, j'ajouterai que l'acte dont je viens de m'occuper porte en substance que El-Hadj Pacha a vendu au théologien *Abou Mohammed Abdallah*, fils du cheikh le défunt *Aboul'Hasn Ali el-Fahri*, « la maison dont la porte est à l'est et anciennement connue sous le nom de Saad Eddehelouk, sise au quartier de la Grande-Mosquée, dans la ville d'Alger, gardée par Dieu le Très-Haut, laquelle maison est limitée au sud par une maison qui appartient actuellement au négociant le caïd Ahmed el-Badji, à l'est par la rue sur laquelle s'ouvre sa porte, au nord par la mosquée (Mesdjed) dudit quartier, qui a été rebâtie par le vendeur susnommé, et à l'ouest par la maison du vertueux, etc., *Abou Salem Ibrahim el-Djani*. »

L'avant-dernière des indications données par cette délimitation établit suffisamment qu'il s'agit de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 20 de la rue d'Orléans. Cet immeuble n'a pas été rebâti à l'euro péenne, mais il ne me paraît pas probable qu'il n'ait pas été reconstruit depuis 1545.

Voici maintenant comment Haedo raconte l'élection de Hadj Pacha. Nous ne pouvons accepter ce récit que sous les réserves suggérées par les circonstances que je viens de rapporter.

« Chapitre IV. De Agi Baxa, quatrième roi.

« Le même jour que mourait Asan Aga, les janissaires et les Turcs qui se trouvaient à Alger, sans attendre que le Turc envoyât un roi de Constantinople, proclamèrent roi, d'un commun consentement, un Turc de grande distinction, qui s'appelait El-Agi, ce qui signifie le « pèlerin. » attendu que sa dévotion l'avait porté à aller à la Mecque et à (1) Médine, où est enterré l'honoré Mo-

(1) Haedo dit *Yabal Médina*, sans doute pour *Medinat Yatreb* (ville de *Yatreb*), vrai nom de *Médine*. Dans la même phrase, il applique l'épithète de *honrado* ou honoré à Mahomet, ce qui semble peu naturel de la part d'un auteur chrétien, bien plus d'un abbé. On s'expliquera cette singulière inadvertance en admettant avec nous qu'Haedo faisait usage de quelque

hâmed, et de là vient que, laissant de côté son nom propre, on l'appellait seulement El-Agi, mot qui, en langue turque (1) signifie pèlerin. Les agis qui accomplissent ce pèlerinage jouissent d'une très-grande vénération parmi les Maures et les Turcs, à tel point que traiter d'un agi c'est traiter d'un saint (2). Cet Agi était fort considéré à Alger et jouissait d'une grande réputation (3), et cela tenait principalement à ce que, dans plusieurs circonstances et depuis plusieurs années, il s'était signalé dans beaucoup d'affaires de paix et de guerre. Sa capacité et sa bravoure furent particulièrement mises au jour quand l'Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, posa le siège devant Alger, parce qu'il était alors bilerbey, ce qui est capitaine général de la milice; à cette époque, la conduite des Turcs fut réglée d'après ses conseils et par son habileté. »

Plus heureux que Haedo, j'ai pu connaître le vrai nom d'El-Hadj Pacha. Ce personnage a établi des fondations pieuses, a figuré comme partie contractante dans diverses transactions immobilières, et a rebâti la mosquée que la génération actuelle appelle *Djama Eddjenâz*, et qui porte le numéro 18 de la rue d'Orléans. Ces diverses circonstances, et surtout la dernière, m'ont permis de recueillir, de comparer et de coordonner des renseignements suffisants pour établir d'une manière aussi satisfaisante que possible que l'intérimaire dont nous nous occupons était connu sous le surnom d'*El-Hadj Pacha* avant son élection aux fonctions de gou-

recit arabe ou turc traduit en espagnol par un des esclaves, ses informateurs et dont le traducteur a reproduit servilement les termes. Il y a plus d'une preuve de ce mode de composition de l'ouvrage de Haedo; d'où résulte qu'on a attribué à l'auteur, ou pour mieux dire à l'arrangeur, des faits qui lui sont étrangers et qu'on a cru qu'il avait vécu ici. V. à ce sujet *Géronimo*, 2^e édition, p. 50, etc. — N. de la R.

(1) Le mot حاج *Hadj*, pèlerin, est arabe, mais dans le langage de l'époque où écrivait Haedo, turc se disait des peuples musulmans en général, de leurs langues, etc. — N. de la R.

(2) Cette phrase de Haedo n'est pas régulièrement construite; cependant il paraît qu'il a voulu dire: « Les *hadj* qui font ce pèlerinage sont d'habitude en très-grande vénération parmi les Maures et les Turcs; à tel point que traiter quelqu'un de *Hadj*, c'est comme si l'on disait qu'il est un grand saint. » — N. de la R.

(3) Il faut restituer ici les mots *y ser* qui veulent dire que Hadj avait non-seulement une grande réputation, mais un grand *état* ou position à Alger. — N. de la R.

verneur provisoire d'Alger, et que son nom était : El-Hadj Becher (بشیر) (†) ben (fils d') Atelâdja, le Turc, connu sous le nom d'El-Hadj Pacha.

J'ai pu aussi glaner les deux détails de famille que voici : Un acte passé devant le cadî hanafi au commencement de safar 945 (du 28 juin au 8 juillet 1538) et un autre acte du même magistrat, de la fin de kada 953 (du 13 au 22 janvier 1547), nous apprennent, le premier, qu'El-Hadj Pacha avait pour beau-père le théologien Abdallah ben Ali el-Fehri, et le second que le raïs turc Khelil ben Dermeche était l'ex-époux de sa fille.

Les commencements du gouvernement d'El-Hadj Pacha furent troublés par de graves événements. Supposant que la mort de son chef devait désorganiser l'armée turque, les Arabes, qui à toutes les époques ont montré la même ardeur pour la guerre et le désordre, essayèrent d'abattre la puissance ottomane, encore mal assise dans cette contrée. Ils massacrèrent un caïd et 40 Turcs qui avaient essayé de se rendre d'Alger à Miliana, ravagèrent la campagne et tinrent la milice bloquée dans les villes pendant près de deux mois. El-Hadj Pacha sortit enfin d'Alger à la tête d'une armée d'environ 5,000 hommes, et battit complètement les insurgés, grâce surtout à l'avantage que lui donnait l'emploi des armes à feu contre des ennemis qui n'avaient que des lances à lui opposer.

Voici le passage où Haedo raconte ces événements qu'il place en 1544, date qui ne peut plus être acceptée comme exacte d'après ce que nous avons vu un peu plus haut (2).

« Au moment que fut connue la mort de Asan Aga, que tous craignaient généralement beaucoup, un chef et prince d'un grand nombre d'Arabes, qui habitait près de Miliana, — un lieu sis à douze lieues au-delà d'Alger vers le couchant, — lequel se nommait cid Butereque, et avait ses douars et ses tentes aux bains que l'on appelle de Ariegua, trouvant bonne cette occasion, résolut de faire ce que lui et beaucoup d'autres Arabes désiraient depuis longtemps : se soulever contre les Turcs, parce qu'ils étaient par eux sans cesse maltraités, opprimés et vexés.

« En conséquence, rassemblant 20,000 Maures à cheval et à pied,

(1) Il ne me semble pas que ce nom doive se lire *Bachir*.

(2) V. à la fin de l'article les remarques de la rédaction sur les événements dont il est ici question. — N. de la R.

les uns à lui, les autres à d'autres chefs et Arabes qu'il avait persuadés, et auxquels cette guerre ne souriait pas moins qu'à lui, il marcha sur Alger avec cette armée, à la fin de mars 1544, interceptant les chemins, volant, détruisant, et jeta une si grande confusion et une telle peur parmi les Turcs et habitants d'Alger, qu'âme qui vive n'osait se hasarder au dehors.

« A cette époque, était pourvu de la charge de caïd de Miliana, un Turc qu'on appelait El-Alcayde Asan ; se fiant présomptueusement à sa vaillance et à son énergie, ainsi qu'à celles de quarante autres Turcs fusiliers qu'il avait réunis, celui-ci fit de très-grandes instances auprès d'El-Agi Baxa pour qu'il le laissât aller à son caïdat, disant que non-seulement il pourrait faire en grande sûreté tout ce chemin de douze lieues et se défendre contre tous les Maures et ennemis, mais qu'une fois entré à Miliana, il défendrait cette contrée contre toutes les forces des Arabes. El-Agi Baxa désirait bien de s'opposer à cette sortie de l'alcayde Asan, parce qu'en homme expérimenté, il connaissait le danger et les grands risques dans lesquels il aurait placé lui et les autres ; mais à la fin, importuné, il dut le laisser agir.

« Le caïd Asan n'eut pas marché une journée avec ses Turcs, que Butereque, apprenant la route qu'il suivait, le fit poursuivre, attaquer et tuer, ainsi que tous les Turcs qui l'accompagnaient. Dans ce moment, El-Agi Baxa faisait ses préparatifs pour entrer en campagne et combattre les Arabes ; mais quand il apprit le désastre qui venait de frapper l'alcayde Asan et ses compagnons, il se hâta davantage de sortir.

« En conséquence, vers les derniers jours de mai, alors qu'il y avait deux mois ou un peu moins qu'El-Butereque tenait les Turcs comme assiégés dans la ville d'Alger, il se mit résolument à la recherche du chef Butereque, conduisant jusqu'à 4,000 tireurs, tous Turcs ou renégats, environ 500 Andalous ou Mores d'Espagne aussi tireurs, et environ 600 espays (spahis) à cheval, tous gens d'Alger ; ayant pour son Belerbey, — charge qui répond à ce que nous nommons capitaine général. — l'alcayde Rabadan (Ramdan), Grec ; et pour commandant des troupes à pied, Catania, un renégat Sicilien, naturel de la ville de Catane, qui fut en ce temps-là un homme fort valeureux ; et accompagné d'autres alcaydes turcs et renégats, tous soldats vieux et du temps de Barberousse, dont les plus remarquables étaient l'alcayde Safa, de nation turque, qui depuis fut gouverneur d'Alger et plusieurs années alcayde de

Tunis; l'alcaïde Amica, également Turc, qui en remplacement de l'alcaïde Asan tué précédemment par les Arabes, avait été nommé alcaïde de Miliana, et l'alcaïde Mostafa, Turc, alcaïde de Almedia (Médéa). Se trouvant à environ huit lieues d'Alger et à quatre de Miliana, au pied d'une montagne qui s'appelle Mata, il rencontra l'ennemi, et la bataille ayant commencé en ce lieu, les Turcs firent un grand carnage des Maures, à cause de la nombreuse mousqueterie qu'ils avaient, tandis que les ennemis combattaient avec la lance et le bouclier. Par suite, El-Butereque et son armée furent battus et mis tous en fuite. Et comme si les Turcs l'eussent poursuivi, El-Butereque, ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à Fez, vaincu et taillé en pièces (1). Là, le roi le reçut avec bienveillance; et dix ans plus tard, lorsqu'il vint à Trémécen (Tlemcen), et s'en empara, il mena avec lui le même Butereque, comme nous le dirons plus loin. Après cette victoire, El-Agi Baxa retourna immédiatement à Alger, fort content, n'ayant pas perdu 200 hommes, où il fut reçu par tous avec une excessive allégresse (2).

Haedo termine ainsi qu'il suit le chapitre qu'il consacre à El-Hadj Pacha, et dont les divers extraits que je donne forment la totalité.

« Et quinze jours ne se passèrent pas qu'il arriva de Constantinople un nouveau roi promu par le Grand-Turc, en sorte que son gouvernement ne dura guère que huit mois et demi, ou un peu plus, après quoi El-Agi vécut encore quatre années, au bout desquelles il mourut d'une fièvre à l'âge de 80 ans. C'était un homme de haute taille, gros et fort chargé de chairs, et brun. Il avait pour femme une maürisque du royaume de Valence, de laquelle il lui restait seulement une fille, qui fut l'épouse du caïd Daoud. Il est inhumé tout près des sépultures des rois, hors de la porte Bab-el-Oued dans une *cuba* qui n'est pas si grande que les autres (3).

Le mot *cuba*, employé par Haedo, est la transcription espagnole de l'expression arabe *kobba* (coupole), qui sert à désigner un édifice surmonté d'un dôme. Comme les chapelles où sont inhumés

(1) Le mot *desbaratado* signifie, plutôt ici, rompu, mis en déroute.

(2) Al momento que fue sabida la muerte de Asan Aga, a quien todos generalmente mucho temian, etc.

(3) Y no passando quinze dias llego de Constantinopole, etc.

les marabouts, ou saints, sont ordinairement recouverts par des coupôles, les Français prenant le contenant pour le contenu, ont définitivement donné le nom de *marabout* à toute bâtisse dans laquelle ce genre d'architecture est employé.

Loukfa, ou sommier de consistance des établissements religieux, fait mention du tombeau d'El-Hadj Pacha, qu'elle désigne ainsi : « Kobba du Hadj Pacha, sise hors de la porte du Ruisseau (1), » et qu'elle indique comme ayant une dotation composée de trois boutiques. Cette kobba a disparu dès les premiers jours de la conquête par suite des travaux d'utilité publique exécutés aux abords de la ville.

Je terminerai cette étude par deux renseignements topographiques.

Un acte émanant du Beit-el-mal, à la date de fin moharrem 959 (du 18 au 27 janvier 1552) et concernant une maison qui porte aujourd'hui le n° 6 de la rue de l'Ours, la désigne comme étant sise au-dessus de la mosquée de Sidi-Ramdan, et *près du fort d'El-Hadj Pacha*. Nous ne connaissons pas assez l'histoire des diverses modifications qui ont été successivement apportées à l'enceinte fortifiée de la ville pour qu'on puisse établir avec certitude la position de ce fort (bordj), dont la tradition a complètement oublié le nom.

Le fort bâti par El-Hadj Pacha est-il une des batteries qui existaient en 1830, ou avait-il déjà disparu à cette époque? Faute de solution satisfaisante, je me bornerai à rapporter que les batteries les plus rapprochées de la maison rue de l'Ours, n° 6, étaient : 1° en bas, la partie supérieure de la batterie connue sous le nom de *toppanet Keta'redjel*; 2° et en haut la batterie dite de *Rahat errih* (des moulins à vent), sise non loin de la Casba, ou citadelle de la ville.

Il paraît certain, en outre, qu'entre ces deux batteries, il existait un petit terre-plein portant deux ou trois canons et n'ayant aucun nom particulier. Quelques-uns des indigènes auxquels j'ai communiqué l'acte de 1552, ont cru reconnaître dans ce terre-plein le fort d'El-Hadj-Pacha. Mais ce n'est là qu'une simple supposition que rien ne justifie.

Le dernier de mes renseignements topographiques concerne

(1) Bab-el-Oued.

Kouba. On sait que cette désignation n'est que la reproduction du nom arabe *Fahs el-Kobba*, le quartier de la Coupole. On sait aussi que ce nom arabe tirait son origine d'une *Kobba* ou dôme qui recouvrait un puits contigu à une mosquée servant d'école. Mais ce qui est moins connu, c'est que les titres du X^e et du XI^e siècles et de la première moitié du XII^e siècle de l'hégire appellent cette partie de la banlieue d'Alger : *Fahs Kobbet el-Hadj Pacha*, le quartier de la Coupole d'El-Hadj Pacha, et qu'il devient certain, dès lors, que la construction de cette *Kobba* doit être attribuée au gouverneur intérimaire dont je m'occupe. Plus tard, le nom du fondateur fut supprimé, par suite d'une tendance à l'abréviation dont les exemples sont fréquents; et la génération actuelle ignore complètement la circonstance dont j'ai trouvé les traces dans d'anciens documents.

ALBERT DEVOULX.

Remarques de la Rédaction. — Le curieux récit d'Haedo, sur la révolte de Boutereque, acquerra tout l'intérêt qu'il comporte, si l'on réussit à ramener les noms plus ou moins altérés de personnes et de lieux qui s'y rencontrent, à une nomenclature correcte que le lecteur contemporain puisse comprendre et rapporter au théâtre réel des faits. Il ne nous semble pas impossible d'obtenir ce résultat désirable.

D'abord, la position de la tribu rebelle est indiquée — vaguement, il est vrai, — par la situation même qu'Haedo lui assigne entre Alger et Miliana. Mais, comme il ajoute aussitôt qu'elle avait ses douars auprès des « bains dits d'*Ariegua* », le vague disparaît, dès qu'on a reconnu dans cette dernière expression, quoique altérée, le *Hammam Rir'a* vulgairement appelé *Righa* (du nom de la tribu qui est auprès), qui offrait naguères les restes de thermes antiques où l'archéologie retrouve les *Aquae Calidae* de l'itinéraire d'Antonin.

Quant à Boutereque, chef de cette tribu, restituons au sobriquet par lequel Haedo le désigne, sa vraie physionomie arabe, d'après le mode de transcription particulier à notre langue, et nous aurons *Bou Trek* qui prend ici le sens de « propriétaire de la route ». Or, on sait qu'en effet, les *Righa*, placés sur la route d'Alger à Miliana, étaient maîtres de son extrémité occidentale (1). De là, leur caïd, représentant naturel de sa tribu, avait reçu le surnom de

(1) V., à ce sujet, la note de M. Julienne sur les *Rir'a*, au tome 4^{er} de notre *Revue*, p. 284.

Bou Trek, comme son voisin de Mouzaïa était désigné par celui de Moul el Oued, maître de la Rivière, parce qu'il dominait le cours de la haute Chiffa ainsi que le sentier, assez fréquenté dans la belle saison, qui longeait jadis la partie supérieure de ce cours d'eau, avant que les Français eussent fait la belle route qui existe aujourd'hui.

Il reste à déterminer le champ de bataille où Bou Trek fut vaincu : Haedo le place au pied de la montagne Mata, laquelle, dit-il, est à huit lieues d'Alger et à quatre de Miliana. D'abord, ceci suppose qu'il n'y a que douze lieues d'une ville à l'autre, ce qui reste bien au-dessous de la réalité, même dans le système des Espagnols dont la *legua* n'est que de 18 au degré, tandis qu'il y en a 28 des nôtres, car on n'aurait encore que 20 lieues kilométriques au maximum, pour la distance d'Alger à Miliana, et il y en a 29 1/2, soit 118 kilomètres.

N'acceptant donc les chiffres d'Haedo que comme base d'une évaluation proportionnelle, il faut chercher le champ de bataille demeuré inconnu, non à 8 lieues d'Alger ni à 4 de Miliana, mais aux deux tiers ou au tiers de la distance, selon celle de ces deux villes que l'on choisit pour point de départ. Cette manière de procéder, nullement infallible sans doute, est toutefois la seule rationnelle dans l'espèce : elle nous amène sur la lisière méridionale de la Mitidja, à 78 kilomètres environ à l'ouest d'Alger, au-delà du village d'El-Afroun et sous la montagne de *Soumata*, dont la finale seule, *Mata*, paraît avoir été conservée dans la relation d'Haedo.

Bou Trek, qui pouvait avoir beaucoup plus de cavalerie que ses adversaires, dont le contingent équestre n'était que de 600 spahis, aura voulu combattre en plaine, sans toutefois trop s'éloigner des gorges de la montagne qui lui offraient un bon refuge dans le cas où l'effet matériel et surtout moral des armes à feu des Turcs produirait son résultat habituel sur les Arabes. Dans cette hypothèse, les révoltés n'ont pas dû faire de bien grandes pertes ; quant à leur chef, il est remarquable et significatif qu'il ait pu effectuer impunément une aussi longue retraite.

Ce n'est pas la seule révolte des Rir'a dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Notre collègue, de bien regrettable mémoire, M. l'interprète militaire Julienne, a raconté la dernière dans le premier volume de cette *Revue*, p. 281 ; et il en laisse supposer beaucoup d'autres dans le passage suivant :

« La tribu des Rir'a, qui est maîtresse de la route de Miliana à Alger, jouissait d'une très-grande influence. . . . Elle subissait avec peine le joug du gouvernement qui nous a précédé et cherchait sans cesse à le secouer. Dans un état permanent d'hostilité contre l'oppression turque, elle avait souvent recours aux armes pour maintenir ou reconquérir son indépendance. »

Si les observations qui précèdent ont suffisamment élucidé les questions de lieux et de personnes, la révolte de Bou-Trek pourra prendre place désormais dans l'histoire de l'établissement turc, sous une forme régulière et vraiment historique. Seulement, elle y figurera à la date de 1545 et non de 1544, comme l'a avancé Haedo. Mais, peut-être, ce dernier est-il innocent de cette hérésie chronologique signalée avec raison par M. Devoux; et celle-ci n'est-elle qu'une faute d'impression à ajouter à toutes celles qui fourmillent dans son livre.

A. BERBRUGGER.